

Lettre à Michel Houellebecq

Jean-Philippe Baril Guérard

Numéro 152, hiver 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85402ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Baril Guérard, J.-P. (2017). Lettre à Michel Houellebecq. *Moebius*, (152), 111–120.

LETTRE À MICHEL HOUELLEBECQ

Jean-Philippe Baril Guérard

Allô Michel.

Ma grand-mère est morte, cette semaine.

Tu t'en fous probablement : tu la connaissais pas, après tout.

Le problème est que moi non plus, je la connaissais pas beaucoup. Le problème est que je ressens pas, quand les gens meurent, ce qu'il faudrait que je ressente. Ce qu'on m'a fait comprendre, au fil des années, qu'il faudrait que je ressente. De la tristesse ou du désespoir ou un grand déchirement.

Le problème est que je suis près de m'en foutre, comme toi.

Ma mère m'a envoyé un texto pour me dire que ma grand-mère était décédée pendant la nuit, d'une crise cardiaque, et j'ai dit, à voix haute : « Oh. »

« Oh. »

C'est tout. On est rapidement passés aux technicalités et j'ai pensé à mon habit que je dois déposer chez le nettoyeur avant le salon funéraire et à prendre rendez-vous avec le

barbier pour pas avoir l'air malpropre et à comment organiser ma fin de semaine pour y inclure les quatre heures de route aller-retour pour assister aux funérailles et au cocktail avec les sandwiches pas de croûte, pendant lequel je pédalerais fort pour trouver assez de matériel pour tenter d'entretenir un échange d'au moins une minute avec mon cousin Fred qui vend des luminaires à Victoriaville.

Est-ce que ça fait de moi une mauvaise personne ?

Évidemment, c'est pas ma propre mère ou ma douce moitié ou ma sœur qui est décédée : je serais probablement dans un autre état si c'était le cas.

Ou le serais-je ? C'est une question que je me pose souvent, cette semaine. J'ai pensé aux morts, dans ton œuvre. Il y en a beaucoup. Ça va de soi : tes histoires, pour la plupart, s'étirent sur une si longue période que presque tous tes personnages finissent par trépasser.

Ce qui est troublant, c'est de constater combien la mort semble laisser tes personnages de glace, la plupart du temps. Même quand elle est brutale, comme ta propre mort dans *La carte et le territoire*, ou le suicide de Christiane dans *Les particules élémentaires*.

La mort survient, dans tes livres, et c'est tout. On s'épanche pas sur le sort des disparus. On leur souhaite bonsoir et bonne chance, puis la vie continue, jusqu'à ce qu'elle cesse ; et ensuite, tant pis.

C'est pas la façon la plus lumineuse de représenter le monde. D'ailleurs, on te célèbre comme le porte-étendard du cynisme, l'über Chevalier des Ténèbres, le quintessentiel trou noir aspirant l'espoir et l'innocence de toute la France, voire du monde, mais je suis pas d'accord. Le cynisme demande un effort que tu sembles pas vouloir déployer dans ton écriture. Je te sens beaucoup plus inno-

cent que ce qu'on prétend. C'est peut-être ton personnage public d'emmerdeur royal qui brouille les cartes.

D'ailleurs, j'ai eu une discussion avec mon éditeur, récemment, à la suite d'une apparition publique encore gênante, dans laquelle je mettais en scène comme toujours mon côté givré niais, insouciant et sympathique. *Tu devrais te comporter comme un hostie de fucker, être dark et faire chier en entrevue, ça ferait un personnage médiatique pas mal plus en accord avec ce que t'écris*, qu'il m'a dit. Sur papier, c'est un plan de match intéressant. Mais d'abord, j'ai beaucoup de mal à faire chier volontairement dans la vie, et aussi, je sais pas à quel point je me ferais booker des présences dans des émissions si j'avais la réputation de hijacker des plateaux. Au Québec, les auteurs ils sont gentils¹, ils font pas chier en entrevue². Au Québec, aussi, les écrivains sont tous de gauche, ce qui provoque un consensus assez ennuyant. Je me délecterais d'assister au procès public d'un Québécois exilé dans un paradis fiscal pour payer moins d'impôt, comme tu l'as fait en quittant la France pour l'Irlande. J'aime les fuckers et tout le monde est trop gentil, ici.

Cela dit, j'imagine que beaucoup de gens ne lisent ce que tu écris qu'à travers le filtre de ton personnage public, et t'accolent une malice que tu montres peu dans ton écriture. Tu me sembles pas être le genre de gars qui se casserait le cul à essayer d'être malicieux.

Les gens t'accusent peut-être d'être cruel parce qu'ils apprécient pas que tu sois *cru*. La vie, telle que tu la dépeins

1. Josée Lapointe, « Kim Thúy : d'ombre et de lumière », *La Presse*, 7 avril 2016.

2. « Bio pop avec Simon Boulerice : la biographie de Céline Dion. Une histoire d'amour », *Plus on est de fous, plus on lit!*, ICI Radio-Canada Première, 1^{er} septembre 2016.

dans tes romans, est d'un ennui infini : on traverse une enfance ni heureuse ni trop malheureuse et sans éclat, on finit par grandir et trouver un travail un peu ennuyant, peut-être qu'on rencontre l'amour, mais celui-ci fanera, comme toute chose, et on mourra seul, dans l'indifférence. On est jamais *près* les uns des autres, dans ce que t'écris. Les humains se respectent, entretiennent des rapports cordiaux, arrivent parfois même à devenir amicaux, mais ces liens, comme le reste, s'effritent toujours. Tous tes personnages exhibent dans les rapports sociaux la maladresse caractéristique des autistes légers : ils ont du mal à connecter avec les autres.

J'ai si souvent l'impression de souffrir de ce handicap, qui me fait sentir misanthrope. Mais ce n'est pas que j'aime pas les êtres humains. J'ai seulement beaucoup de mal à me reconnaître en eux.

La plus grande source d'émerveillement, chez les personnages de ton œuvre, provient de la redoutable efficacité du capitalisme et de ses créations : comment on a fini par concevoir les chaînes d'approvisionnement réglées comme des horloges suisses permettant de se nourrir exclusivement de repas surgelés pour célibataires vendus à l'hypermarché du coin, ou la formidable ingénierie qui dort sous le capot des BMW. La technologie est en marche incessante, s'améliorant constamment, se raffinant constamment, alors que la machinerie du corps humain, elle, demeure au beau fixe si on n'intervient pas pour l'améliorer comme tout autre produit de consommation : c'est la réussite ultime, posthume, de Michel dans *Les particules élémentaires*.

On t'accuse d'être d'extrême droite, plus rarement encore d'être d'extrême gauche, mais c'est punk, ce que

t'écris, c'est anarchiste. C'est situé sur un autre axe que le gauche-droite. En étirant, comme tu le fais dans la plupart de tes romans, la durée de l'histoire, tu démontres l'insignifiance totale et complète de nos vies individuelles : le confort, le succès, l'amour, tout disparaîtra et sera oublié. La seule question, c'est quand. Il y a pas, chez toi, de plus grand souverain et de plus grand faucheur que le temps. Le temps a raison de nous, ou nous force à donner raison à ce à quoi on résiste, comme dans *Soumission*.

J'ai relu *La carte et le territoire* récemment (une quatrième fois, je suis fou, je sais) et j'ai encore une fois ressenti le même vertige en le refermant : cette impression d'un zoom out infini, d'un plan d'abord cadré sur moi, puis sur mon quartier, sur ma ville, mon pays, ma planète, mon système solaire, la galaxie. La Terre à l'échelle des photos de Voyager 1, comme celle où elle apparaît comme la *pale blue dot* si fameusement décrit par Carl Sagan :

Look again at that dot. That's here. That's home. That's us. On it everyone you love, everyone you know, everyone you ever heard of, every human being who ever was, lived out their lives. The aggregate of our joy and suffering, thousands of confident religions, ideologies, and economic doctrines, every hunter and forager, every hero and coward, every creator and destroyer of civilization, every king and peasant, every young couple in love, every mother and father, hopeful child, inventor and explorer, every teacher of morals, every corrupt politician, every "superstar," every "supreme leader," every saint and sinner in the history of our species lived there – on a mote of dust suspended in a sunbeam³.

3. Regardez ce point encore une fois. C'est ici. C'est notre demeure. C'est nous. Là, chaque personne que vous avez aimée, chaque personne que vous connaissez, chaque personne dont vous avez entendu parler, chaque être humain qui a déjà existé, vécu sa vie. La somme de nos joies et de nos souffrances, des milliers de religions, d'idéologies et de doctrines

Mais tous, moi le premier, ne sont pas doués de la fascination béate et du romantisme de Sagan :

It has been said that astronomy is a humbling and character-building experience. There is perhaps no better demonstration of the folly of human conceits than this distant image of our tiny world. To me, it underscores our responsibility to deal more kindly with one another, and to preserve and cherish the pale blue dot, the only home we've ever known⁴.

La conclusion angoissante, foncièrement nihiliste, que tu proposes, n'est pas cette célébration hippie et un peu mièvre de nos vies miniatures. C'est tout le contraire : la vie n'a pas de sens, elle pèse presque rien dans l'histoire de l'univers. La seule raison pour laquelle on se rebelle pas contre cette prise de conscience, c'est qu'on sait toute forme de résistance futile, et qu'il y a personne contre qui se rebeller. Il y a pas de raison de croire en des lendemains qui chantent : le Daniel du dernier segment de *La possibilité d'une île*, amélioré artificiellement par le transhumanisme, n'est pas plus heureux, plus triomphant que celui du début du livre. La vie est aussi fade pour lui que pour tes autres personnages. Le futur que tu dépeins n'est pas

économiques strictes, chaque chasseur et chaque cueilleur, chaque héros et chaque lâche, chaque créateur et chaque destructeur de civilisation, chaque roi et chaque paysan, chaque jeune couple d'amoureux, chaque mère et chaque père, chaque enfant plein d'espoir, chaque inventeur et chaque explorateur, chaque moralisateur, chaque politicien corrompu, chaque « superstar », chaque « chef suprême », chaque saint et chaque pécheur de l'histoire de notre espèce a vécu là : sur un grain de poussière suspendu dans un rayon de soleil.

4. On dit que l'astronomie forge l'humilité et le caractère. Il n'y a peut-être pas de meilleure démonstration de l'absurdité de la vanité humaine que cette représentation lointaine de notre monde minuscule. À mes yeux, elle fait ressortir l'importance de notre devoir de nous traiter les uns les autres avec plus de bonté, et de tout faire pour préserver et chérir ce point bleu pâle, la seule maison que nous ayons jamais connue.

plus clair ni plus sombre : il ressemble passablement à notre présent, avec des paramètres différents, mais des joies et des peines semblables, et surtout un sentiment d'inutilité comparable. Chez toi, le futur est aussi ordinaire que le présent.

Je peux comprendre que ça plaise pas à tout le monde. C'est terriblement angoissant de se faire lancer au visage qu'on n'est rien, que rien changera rien à rien. Tu le fais avec un tel détachement, en plus, qu'il est difficile de croire que tu aies un programme caché : quand je te lis, j'ai l'impression que tu fais que résumer tes observations, jamais que tu tentes de me convaincre. On a d'autant plus l'air d'avoir raison, dit-on, si on a pas besoin de lever le ton pour prouver son point de vue, non ?

Nancy Huston t'aime pas beaucoup, j'ai remarqué.

Tu le sais probablement déjà, et de toute façon, elle est certainement pas la première. Tu t'en réjouis d'ailleurs sûrement : t'as l'air du genre à aimer les haters.

Son dédain pour toi, j'ai lu ça dans un livre qu'un ami m'a prêté l'été dernier : *Professeurs de désespoir*. Quelqu'un m'a dit d'ailleurs que ce livre lui avait servi de guide de lecture, en quelque sorte : elle a tendance à détester des choses très intéressantes.

C'est peut-être parce que j'aime le mal que j'aime ce que tu écris. Je veux que la littérature écorche mon âme. Les romans de Huston et les nombreux tomes du *Bouillon de poulet pour l'âme* réussissent assez bien, j'imagine, leur mission de réchauffer gentiment le cœur des adjointes administratives en vacances dans un tout-inclus à Puerto Vallarta, mais j'ai besoin de quelque chose d'un peu plus abrasif pour être intéressé, voire diverti, quand je lis. Comme tes romans.

Sauf le respect que je dois à Nancy Huston et aux poulets dont on concocte de délicieux bouillons pour l'âme.

J'ai l'impression que comme moi, quand tu vois un bébé, tu vois sa vie complète s'étirer jusqu'à sa mort. Que la fascination qu'un beau paysage provoque en toi crée juste une interrogation sur son éventuelle détérioration, son éventuelle disparition. Qu'un coup de foudre, même infiniment puissant et enivrant, ne te semble que le point de départ d'une pente descendante vers l'ennui et l'indifférence, voire le dégoût provoqué par un corps vieillissant.

C'est tout le contraire de ce que nous enseignent la méditation, la psychologie, les livres de croissance personnelle, auxquels je devrais peut-être adhérer pour me simplifier la vie : je peux pas être dans le moment présent. Je suis toujours occupé à le contextualiser, à diminuer sa valeur en le reliant à tout ce qui est survenu avant, à tout ce qui surviendra ensuite. Non, le moment présent n'est pas tout ce que nous avons, bien au contraire. Nous n'avons rien. À peine la capacité de reculer un peu, pour avoir une vue d'ensemble. Une capacité dont je me passerais bien, parfois.

C'est pas lâche, contrairement à ce qu'on peut penser, de voir le monde comme ça. Ça demande à mon sens un courage énorme pour admettre l'absurdité du monde et la regarder en face. Ça demande du courage, mais peut-être aussi de la folie : regarde trop longtemps l'abysse et c'est l'abysse qui finira par regarder en toi.

Rien ne me calme dans les mots de Sagan. Je suis pas rassuré de savoir que tout, les couteaux en silex, la chute de Constantinople, les chants grégoriens, le courant alternatif, la reine Victoria, la bombe atomique, les satellites et le hip-hop se révèlent, au final, être moins que fuckall.

D'où l'importance de trouver une bouée de sauvetage, sans quoi on se dirige tout droit vers le suicide. C'est d'ailleurs étonnant que le suicide soit pas plus présent dans ton œuvre : l'angoisse que provoque chez moi la lecture de tes œuvres semble épargner la plupart de tes personnages, qui ont peut-être trouvé la paix grâce au réconfort simple des objets et du savoir technique humain. « Je pense que si je me suicide un jour, ce sera pour un problème de tuyauterie », as-tu dit en entrevue avec Frédéric Beigbeder, alors que t'étais en pleine écriture de *La carte et le territoire* – annonçant du coup l'élément déclencheur du roman : le désagrément causé par le bris d'un chauffe-eau.

C'est par et pour les objets manipulés qu'on existe. Notre vie et notre mort peuvent dépendre du bris et de la réparation d'un chauffe-eau.

Peut-être que le matérialisme, le consumérisme existent pour une raison. Peut-être qu'il est bon de se distraire de l'essentiel avec de la télévision bas de gamme et des produits manufacturés à la chaîne. Non pas parce que c'est facile, mais parce que ça extirpe de l'abysse, ou que ça détourne les yeux du *pale blue dot*. C'est pas sain de se gratter le fond de l'âme à longueur de journée. C'est pas sain d'angoisser sur la mort thermique de l'univers. C'est pas sain de tenter de comprendre comment et pourquoi on est ici, maintenant.

Peut-être que c'est une bonne chose, au final, de nager en surface. De rester superficiel. Si ça nous permet de garder la tête hors de l'eau.

Mon complet noir est pressé. J'ai réussi à trouver un moment pour aller chez le barbier hier. Je vais prendre ma voiture et descendre jusqu'à Plessisville, où je raconterai mes vacances à mon cousin Fred, agrémentées de quelques

blagues préparées d'avance, en mangeant des sandwiches pas de croûte. Tout devrait se passer rondement. Il restera qu'à attendre les prochaines funérailles. D'ici là, je vais me magasiner une nouvelle voiture et m'émerveiller de ce qu'on vend chez Loblaws.

À bientôt, Mike.